



Syria
Archéologie, art et histoire

89 | 2012
Varia

Véronique VAN DER STEDE, *Les pratiques de stockage au Proche-Orient ancien du Natoufien à la première moitié du troisième millénaire avant notre ère*

Jean-Louis Huot



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/syria/1033>
DOI : 10.4000/syria.1033
ISSN : 2076-8435

Éditeur

IFPO - Institut français du Proche-Orient

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2012
Pagination : 399-401
ISBN : 9782351591963
ISSN : 0039-7946

Référence électronique

Jean-Louis Huot, « Véronique VAN DER STEDE, *Les pratiques de stockage au Proche-Orient ancien du Natoufien à la première moitié du troisième millénaire avant notre ère* », *Syria* [En ligne], 89 | 2012, mis en ligne le 01 juillet 2016, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/syria/1033> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/syria.1033>

Susiane iranienne. De petites synthèses sur les résultats de fouilles récentes en Iran sont les bienvenues (Tal-i Nurabad, par exemple, ou les opérations de sauvetage dans la vallée de Darre-ye Bolanghi dans le Fars, non loin de Persépolis). Mais si, depuis les années trente, on a assisté à un renversement total de la perspective (l'Iran n'est plus « à l'origine » d'un développement visible en Mésopotamie du Sud), les modèles explicatifs auxquels on a recours pour tenter d'expliquer le phénomène *obéidien* (J. Oates en 1993, G. Stein en 2007, etc.) et sa vaste « diffusion » sur une grande partie du Proche-Orient demeurent toujours aussi flous. De nouvelles questions viennent obscurcir le dossier, comme le rôle réel de l'émergence d'un mode de vie de type pastoral dans les montagnes iraniennes, bien loin de celui des villages sédentaires *obéidiens* d'Iraq ou de Syrie. Divers auteurs, un peu découragés, rappellent le *maelström* des hypothèses depuis une vingtaine d'années. C'est ainsi que R. Özbal, à propos des travaux menés à Tell Kurdu dans la région d'Antioche en 2001, rappelle, avec d'autres, les arguments avancés pour rendre compte de l'apparition de la culture matérielle *obéidienne* en Mésopotamie du Nord (p. 301) : sans parler des « invasions » supposées en 1935 (M. Mallowan), on a parlé successivement d'adoption graduelle

d'une culture supérieure (Breniquet 1996), de migrations dues à des causes climatiques supposées (Hole 1994), d'une expansion motivée par le désir d'obtenir des matières premières (Oates 2004) alors que des analyses de l'ADN soulignent, à Tell Kurdu, la continuité du peuplement avant et pendant l'*Obeid*. Dans la vallée syrienne du Balikh, des prospections récentes soulignent également la force de la continuité du peuplement, sans rupture notable. B. Parker, à propos de Kenan Tepe dans la vallée du haut Tigre, non loin de Diyarbakir, est confronté aux mêmes questions et souligne que les diverses théories migratoires (Hole 2000), les questions de transfert technologique (Nissen 1989) ou d'acculturation (Breniquet 1996) n'apportent que peu de lumières sur le phénomène.

Si les questions demeurent encore bien plus nombreuses que les réponses, il n'en reste pas moins que de tels colloques permettent de faire le point de façon renouvelée sur des dossiers épineux. Ces publications méritent donc d'être lues avec attention. Elles suscitent la réflexion, ce dont les responsables doivent être, on s'en doute, vivement remerciés. On saluera enfin la possibilité de consulter ces textes en ligne comme sur papier. Les uns et les autres ont des partisans...

Jean-Louis HUOT

Véronique VAN DER STEDE, *Les pratiques de stockage au Proche-Orient ancien du Natoufien à la première moitié du troisième millénaire avant notre ère (Orientalia Lovaniensia Analecta 190)*, Peeters, Louvain, 2010, 25 cm, x + 608 p., 212 pl. de dessins au trait, photogr. ISBN : 978-90-429-2226-6.

La collection des *Orientalia Lovaniensia Analecta* vient de publier, avec le soin qui la caractérise, la thèse (soutenue en 2003) de V. Van Der Stede sur *Les pratiques de stockage au Proche-Orient ancien, du Natoufien à la première moitié du troisième millénaire avant notre ère* (dont une abondante bibliographie de 40 p.). Les *pratiques de stockage* recouvrent un très vaste sujet. Il s'agit des greniers, silos, entrepôts ou pièces diverses dans lesquels les sociétés agricoles céréalières conservaient le grain. Les céréales ont l'avantage de se conserver assez longtemps, si l'on respecte un certain nombre de règles élémentaires. Le Proche-Orient ancien, à l'issue des temps préhistoriques, s'est consacré (en partie) à des pratiques agricoles fondées sur la récolte des céréales (blé ou orge principalement) qui ont assuré la survie des communautés d'agriculteurs sédentaires qui parsemaient la région. Encore fallait-il savoir conserver les semences et les grains destinés à la consommation. C'est pourquoi l'étude des greniers

et autres dispositifs destinés à conserver ces réserves est d'une importance capitale. Il s'agit, en réalité, de la clef de la survie de ces sociétés. Durant les périodes qui vont des premiers essais de sédentarisation de certaines sociétés (à l'époque dite « natoufienne », entre 12000 et 10000 av. J.-C.) jusqu'à l'apparition des premiers essais d'écriture (à l'extrême fin du IV^e millénaire en basse Mésopotamie, à la fin du *EJ IIIA* en Djezireh syrienne, pas avant 2400 av. J.-C.), l'archéologie est seule en mesure de fournir des renseignements.

Sur un sujet de cette importance, on ne dispose pas d'une trop vaste bibliographie. Depuis le travail pionnier de M. Gast et F. Sigaut (éd.), *Les techniques de conservation des grains à long terme. Leur rôle dans la dynamique des systèmes de cultures et des sociétés*, 2 vol., Paris, 1979 et 1981, ont paru des études ponctuelles, dans la publication de telle ou telle fouille. Mais de synthèse point. Tout au plus l'auteur peut-il (p. 1, n. 1-2) faire référence aux travaux de

O. Aurenche (1981) ou J.-D. Forest (1996) sur ce thème. Aussi doit-on saluer l'entreprise courageuse de V. Van Der Stede, qui n'a pas hésité à aborder un très vaste dossier.

Peut-être, d'ailleurs, est-ce là le point faible de l'ouvrage. Elle a voulu parcourir la durée la plus longue, quand on ne peut s'appuyer que sur des données archéologiques, soit environ huit millénaires (au moins !), ce qui est énorme (est-ce même raisonnable ?). L'auteur divise son ouvrage en dix chapitres consacrés à ce qu'elle appelle curieusement (p. 5) « les grandes périodes de l'histoire (?) du Proche-Orient ». De plus, l'aire géographique envisagée, entre Taurus et golfe Persique, Méditerranée et Zagros, est elle-même assez vaste, bien que l'on puisse se demander pourquoi, à tout prendre, on n'a pas envisagé aussi le monde anatolien dans son entier, le monde méditerranéen oriental, le Caucase ou les vastes étendues de l'Asie centrale, toutes régions où aux mêmes problèmes ont répondu les mêmes solutions. Le Proche-Orient envisagé ici correspond, en réalité (mais sans qu'on le dise), à celui où, plus tard, règnera l'écriture cunéiforme. Pierre d'attente pour un ouvrage à venir, comme le laissent entendre les dernières lignes de l'ouvrage (p. 378) ? Mais ce choix fournit un cadre sans rapport strict avec le sujet.

Cependant, huit millénaires et la zone du Proche-Orient ainsi conçue sont déjà, probablement, bien trop considérables. Les spécialistes ne manqueront pas de se chagriner de lacunes dans la documentation. Comment espérer aborder l'époque natoufienne en 4 p. et le PPNA (entre 10000 et 8800 av. J.-C., durant lequel l'apparition d'une véritable agriculture est âprement disputée) en 14 p. ? Pendant ces périodes capitales, les premières sociétés agricoles sédentaires furent confrontées aux incertitudes du stockage à long terme. La liste des sites concernés n'est donc pas exhaustive. À l'est de l'Euphrate, on remarque, pour ne prendre qu'un exemple, l'absence de sites fouillés il y a déjà un certain temps, comme Mlefa'at, Qermez Dere ou Nemrik (explorés avant 1990).

L'essentiel de l'ouvrage est (trop) centré sur la présentation de la documentation, sous la forme d'une série de notices par site. Cette information est la base, il est vrai, mais fallait-il lui consacrer la totalité des p. 7 à 345 (sur un total de 378), ne réservant que 6 p. à la présentation du « cadre chronologique et géographique », aux « limites de la documentation » (une page) et surtout aux « questions de méthode et de présentation » (deux pages) ? La synthèse du sujet (p. 347 à 378) occupe, *in fine*, 31 p., dont il ne ressort, au total, qu'un tableau un peu confus.

L'essentiel de l'ouvrage n'est cependant pas sans mérites. Il permet de disposer, pour les sites présentés,

d'un dossier très utilisable, présenté clairement, accompagné des documentations graphique et bibliographique nécessaires. On pourra s'y référer avec confiance.

Cependant, les problèmes soulevés sont abordés de façon parfois sommaire. Il eut fallu présenter *pour commencer* les conditions requises par la conservation des grains à long terme, dans des régions climatiques d'ailleurs différentes (moyenne montagne ou plaine, zones arrosées ou steppes semi-arides...). La lutte contre les rongeurs et les insectes, la protection contre l'humidité, l'aération des stocks, le danger de la pourriture, entre autres, auraient dû faire l'objet d'une présentation systématique. Il eut fallu, *ensuite*, établir les critères permettant d'attribuer aux structures dégagées la fonction de greniers ou de silos de façon fiable, ou possible, ou douteuse, ou exclue. En particulier, la question des superstructures (légères ? végétales ? refaites à chaque ouverture ?) est un point important dans l'interprétation d'une structure ruinée dégagée par une fouille qui ignore, au départ, s'il s'agit ou non d'un dispositif de stockage. On ne fouille que rarement des greniers, mais plus souvent des *infrastructures permanentes* de greniers *temporaires*. Souvent, on en est encore, selon les sites et les fouilleurs, à se demander si les espèces de « plates formes » dégagées sont des banquettes, des aires de battage, de séchage ou de couchage (ce qui n'est pas la même chose...) ou des soubassements de structures disparues dont on ignore tout. Or, si les bases factuelles sont incertaines, les interprétations sont audacieuses ! Ces questions sont abordées çà et là, à propos de tel ou tel site qui a permis à l'auteur des considérations sur ces questions, mais les problèmes de fond sont disséminés au hasard des pages et non regroupés de manière logique au seuil du travail. Il faut attendre la p. 362 pour lire dans la conclusion, à propos de la superstructure des greniers, une allusion aux questions soulevées par la ventilation et les différentes solutions apportées à ce problème, ou la p. 367 pour aborder le rôle du feu dans la purification d'un silo déjà utilisé. Les « questions d'interprétation » n'occupent, dans la conclusion, que quatre pages (p. 374-378).

On s'attendrait par ailleurs, dans un tel domaine, à un recours massif aux données ethnographiques disponibles, qui sont nombreuses. S'il est un thème à propos duquel des comparaisons avec des pratiques actuelles (ou *subactuelles*, comme disent les géographes) s'imposent, c'est bien celui-là ! Les questions demeurent les mêmes, les solutions disponibles également, peu nombreuses. Avec la prudence qui s'impose, le parallélisme avec des techniques encore utilisées de nos jours aurait sans

doute conduit à des considérations intéressantes. L'auteur s'est contentée, sur ce point, d'une n. 4, p. 362, qui renvoie à des études toutes tirées des deux volumes de F. Sigaut (1979-1981) et, pour le reste, de vagues allusions de type : « il y a peu (quand ?) cette technique était encore utilisée (où ?) pour protéger le grain entreposé dans les silos souterrains (références ?) » (p. 351). En revanche, certaines notices s'étendent (trop) longuement sur les interprétations des fouilleurs qui n'hésitent pas, parfois, à proposer des commentaires qu'on qualifiera d'audacieux, pour ne pas dire plus. Que de romans échafaudés à ce sujet par les archéologues ! Les commentaires proposés par certains auteurs sur le rôle joué par des greniers fouillés dans la moyenne vallée du Khabur ou dans la vallée du Djebel Hamrin ne manquent pas de charme.

La question d'une typologie des greniers ou silos classés selon un fonctionnement social collectif ou individuel est souvent abordée, çà et là, mais finalement peu reprise de façon claire. Mais les infrastructures de greniers ou les silos qu'offre une fouille permettent-ils, à eux seuls, d'aborder un problème si compliqué ?

Cet ouvrage réunit donc une somme d'informations clairement présentées et illustrées abondamment. Ce catalogue, classé par ordre chronologique et régional, où les différentes

hypothèses des fouilleurs sont consciencieusement présentées, rendra des services. Mais ce magnifique sujet reste à traiter. Peut-être la courageuse entreprise de V. Van Der Stede incitera-t-elle quelques collègues à le reprendre. À partir de la base documentaire fournie par ce livre (à compléter) il conviendrait (après avoir fourni quelques définitions) de déterminer les critères indispensables à la désignation des structures concernées. Ils sont difficiles à établir, car on ne peut comparer que des ruines retrouvées dans des états inégalement conservés. Puis, il faudrait tenter de bâtir une typologie des dispositifs de conservation observés, classés selon les différentes techniques employées. On pourrait ensuite voir à quoi pourrait correspondre ce classement, confronté aux régions, à la chronologie, à la sociologie des sociétés agricoles concernées. La conclusion, ambitieuse, serait de rejoindre, à partir d'une documentation qui s'est considérablement amplifiée depuis l'époque de sa publication, l'ouvrage fondateur de Cl. Meillassoux (*Femmes, greniers et capitaux*, Paris, 1992) qui a tant inspiré les réflexions de J.-D. Forest et par conséquent les discussions passionnées entre lui et J. Margueron dans les années 80 et 90. Le livre de V. Van Der Stede est une bonne pierre d'attente. Il reste à traiter finalement un sujet qui est le fondement de l'époque concernée.

Jean-Louis HUOT

Henning MARQUARDT, *Hethitische Logogramme. Funktion und Verwendung (Dresdner Beiträge zur Hethitologie 34)*, Harrassowitz Verlag, Wiesbaden, 2011, 1 vol. xi + 147 p., ISBN : 3447064188.

Il s'agit de la publication de la thèse de doctorat de l'auteur, soutenue à l'Université de Dresde en 2010 sous la direction de J. Tischler. Après avoir défini les objectifs qu'il s'est fixés (« Einleitung », p. 1-10), l'auteur présente les difficultés inhérentes au système cunéiforme hittite (« Das hethitische Keilschriftsystem », p. 11-19), se penche sur une sélection de logogrammes (« Material », p. 20-109) puis sur la répartition en diverses catégories du vocabulaire hittite représenté par les logogrammes (« Auswertung », p. 110-122). L'introduction de l'auteur est particulièrement éclairante sur la démarche intellectuelle de cet ouvrage et montre qu'un des points centraux de cette enquête est constitué par la ou les lectures hittites des logogrammes. L'auteur appelle ce phénomène « Logogrammmaskierung ». Dans cette introduction, il revient sur la distinction entre logogramme, sumérogramme et akkadogramme. Il rappelle ensuite les grands principes du cunéiforme

hittite : 1) la façon de rendre les successions de deux consonnes (ex : /sp/ de **spant-* rendu par *išpant-* et *šipant-*) ; 2) les différents types de syllabes du cunéiforme (CV, VC, V, CVC) ; 3) l'ajout possible d'un complément phonétique hittite à la suite d'un logogramme.

Le corpus des 93 logogrammes sélectionnés par l'auteur est ensuite examiné. Pour chaque logogramme, l'auteur indique sous forme de tableau les compléments phonétiques attestés et, si possible, les lectures phonétiques de chaque forme déclinée. Une seule référence textuelle est donnée pour chaque forme. Le principal problème de ces tableaux réside dans la simplification de certains cas. Il n'est, en effet, pas précisé que certains logogrammes ont vraisemblablement plusieurs lectures phonétiques dans les textes hittites. Le logogramme ALAM « effigie, image » en est un exemple (p. 27). Il est bien regrettable que si peu de compléments phonétiques